LA SOIRÉE DE NOËL

C'était l'anniversaire de jour ou nuit, dans une oratoire de la Jussé, celui qui devait annoncer au monde "la bonne nouvelle".

Il était approché machinalement de la fenêtre, et son front brillant appuyé sur la vitre glacée, il regardait une maison dont le séparait l'ébène obscur de correfleur laquée comme la sienne.

Il était habité par un marchand alors retiré, comme lui, des affaires. Riche et sans enfants, Williams Jacobson s'était fait un cercle de vieux amis avec lesquels il partageait sa fortune.

Bien qu'aucun bruit ne se fit entendre dans "la maison noire" (c'était ainsi que la désignaient les voisins), celui dont le regard était pu en percer l'obscurité.

John Bolwer se trouvait, en effet, dans un de ces moments où l'homme, à bout de courage, se confesse à lui-même, repasse tous les détails de sa vie.

— Ou trouves-tu donc ton bonheur ? Et il lui sembla que Jacobson lui répondait tout bas : — Dans la joie de mes amis.

— Dans la joie de mes amis ? Le solitaire de "la maison noire" secoua la tête comme un cheval rétif, et tourna les yeux vers le second étage.

La lampe avait été éteinte, et la lanterne magique venait de descendre sur le drap suspendu à la muraille son disque lumineux.

Voici d'abord les premiers vaincus de Guillaume le Conquérant, qui apparaissent tout brillants de banderoles colorées : le duc de Normandie débarquant avec son armée, les batailles de Hastings et de Tewkesbury.

Maintenant la scène change : voici les armées armées de longue arce et de grandes haches. Ils sont retranchés derrière leurs palissades et attendent l'ennemi.

Après les récits de la conquête viennent les guerres intestines, les luttes contre l'étranger, les grandes prospérités et les grands désastres. De loin en loin, les nobles traits d'un héros ou d'un bienfaiteur de

la patrie se dressaient au milieu de la lumière, et alors le père contait sa vie entière à l'auditoire naïf qui s'exaltait, se réjouissait ou s'indignait.

Tout l'historique de l'Angleterre passa ainsi successivement sous les yeux des spectateurs, et le lieutenant trouva partout le secret d'une leçon.

Il fortifiait doucement ces âmes par les grands exemples, il leur enseignait la vénération ; il les initiait aux grands courages qui font les hommes, et aux grands dévouements qui font les citoyens.

John Bolwer descendait et regardait ; il voyait ces yeux d'enfants briller, il entendait leurs cris d'admiration, il sentait avec surprise tous les mouvements de ses cœurs.

Le premier étage fixa d'abord son attention. Il était habité par un marchand alors retiré, comme lui, des affaires.

Riche et sans enfants, Williams Jacobson s'était fait un cercle de vieux amis avec lesquels il partageait sa fortune.

Bien qu'aucun bruit ne se fit entendre dans "la maison noire" (c'était ainsi que la désignaient les voisins), celui dont le regard était pu en percer l'obscurité.

John Bolwer se trouvait, en effet, dans un de ces moments où l'homme, à bout de courage, se confesse à lui-même, repasse tous les détails de sa vie.

— Ou trouves-tu donc ton bonheur ? Et il lui sembla que Jacobson lui répondait tout bas : — Dans la joie de mes amis.

— Dans la joie de mes amis ? Le solitaire de "la maison noire" secoua la tête comme un cheval rétif, et tourna les yeux vers le second étage.

La lampe avait été éteinte, et la lanterne magique venait de descendre sur le drap suspendu à la muraille son disque lumineux.

Voici d'abord les premiers vaincus de Guillaume le Conquérant, qui apparaissent tout brillants de banderoles colorées : le duc de Normandie débarquant avec son armée, les batailles de Hastings et de Tewkesbury.

Maintenant la scène change : voici les armées armées de longue arce et de grandes haches. Ils sont retranchés derrière leurs palissades et attendent l'ennemi.

Après les récits de la conquête viennent les guerres intestines, les luttes contre l'étranger, les grandes prospérités et les grands désastres. De loin en loin, les nobles traits d'un héros ou d'un bienfaiteur de

la patrie se dressaient au milieu de la lumière, et alors le père contait sa vie entière à l'auditoire naïf qui s'exaltait, se réjouissait ou s'indignait.

Tout l'historique de l'Angleterre passa ainsi successivement sous les yeux des spectateurs, et le lieutenant trouva partout le secret d'une leçon.

Il fortifiait doucement ces âmes par les grands exemples, il leur enseignait la vénération ; il les initiait aux grands courages qui font les hommes, et aux grands dévouements qui font les citoyens.

John Bolwer descendait et regardait ; il voyait ces yeux d'enfants briller, il entendait leurs cris d'admiration, il sentait avec surprise tous les mouvements de ses cœurs.

Le premier étage fixa d'abord son attention. Il était habité par un marchand alors retiré, comme lui, des affaires.

Riche et sans enfants, Williams Jacobson s'était fait un cercle de vieux amis avec lesquels il partageait sa fortune.

Bien qu'aucun bruit ne se fit entendre dans "la maison noire" (c'était ainsi que la désignaient les voisins), celui dont le regard était pu en percer l'obscurité.

John Bolwer se trouvait, en effet, dans un de ces moments où l'homme, à bout de courage, se confesse à lui-même, repasse tous les détails de sa vie.

— Ou trouves-tu donc ton bonheur ? Et il lui sembla que Jacobson lui répondait tout bas : — Dans la joie de mes amis.

— Dans la joie de mes amis ? Le solitaire de "la maison noire" secoua la tête comme un cheval rétif, et tourna les yeux vers le second étage.

La lampe avait été éteinte, et la lanterne magique venait de descendre sur le drap suspendu à la muraille son disque lumineux.

Voici d'abord les premiers vaincus de Guillaume le Conquérant, qui apparaissent tout brillants de banderoles colorées : le duc de Normandie débarquant avec son armée, les batailles de Hastings et de Tewkesbury.

Maintenant la scène change : voici les armées armées de longue arce et de grandes haches. Ils sont retranchés derrière leurs palissades et attendent l'ennemi.

Après les récits de la conquête viennent les guerres intestines, les luttes contre l'étranger, les grandes prospérités et les grands désastres. De loin en loin, les nobles traits d'un héros ou d'un bienfaiteur de

la patrie se dressaient au milieu de la lumière, et alors le père contait sa vie entière à l'auditoire naïf qui s'exaltait, se réjouissait ou s'indignait.

Tout l'historique de l'Angleterre passa ainsi successivement sous les yeux des spectateurs, et le lieutenant trouva partout le secret d'une leçon.

Il fortifiait doucement ces âmes par les grands exemples, il leur enseignait la vénération ; il les initiait aux grands courages qui font les hommes, et aux grands dévouements qui font les citoyens.

John Bolwer descendait et regardait ; il voyait ces yeux d'enfants briller, il entendait leurs cris d'admiration, il sentait avec surprise tous les mouvements de ses cœurs.

Le premier étage fixa d'abord son attention. Il était habité par un marchand alors retiré, comme lui, des affaires.

Riche et sans enfants, Williams Jacobson s'était fait un cercle de vieux amis avec lesquels il partageait sa fortune.

Bien qu'aucun bruit ne se fit entendre dans "la maison noire" (c'était ainsi que la désignaient les voisins), celui dont le regard était pu en percer l'obscurité.

John Bolwer se trouvait, en effet, dans un de ces moments où l'homme, à bout de courage, se confesse à lui-même, repasse tous les détails de sa vie.

— Ou trouves-tu donc ton bonheur ? Et il lui sembla que Jacobson lui répondait tout bas : — Dans la joie de mes amis.

— Dans la joie de mes amis ? Le solitaire de "la maison noire" secoua la tête comme un cheval rétif, et tourna les yeux vers le second étage.

La lampe avait été éteinte, et la lanterne magique venait de descendre sur le drap suspendu à la muraille son disque lumineux.

Voici d'abord les premiers vaincus de Guillaume le Conquérant, qui apparaissent tout brillants de banderoles colorées : le duc de Normandie débarquant avec son armée, les batailles de Hastings et de Tewkesbury.

Maintenant la scène change : voici les armées armées de longue arce et de grandes haches. Ils sont retranchés derrière leurs palissades et attendent l'ennemi.

Après les récits de la conquête viennent les guerres intestines, les luttes contre l'étranger, les grandes prospérités et les grands désastres. De loin en loin, les nobles traits d'un héros ou d'un bienfaiteur de

la patrie se dressaient au milieu de la lumière, et alors le père contait sa vie entière à l'auditoire naïf qui s'exaltait, se réjouissait ou s'indignait.

Tout l'historique de l'Angleterre passa ainsi successivement sous les yeux des spectateurs, et le lieutenant trouva partout le secret d'une leçon.

Il fortifiait doucement ces âmes par les grands exemples, il leur enseignait la vénération ; il les initiait aux grands courages qui font les hommes, et aux grands dévouements qui font les citoyens.

John Bolwer descendait et regardait ; il voyait ces yeux d'enfants briller, il entendait leurs cris d'admiration, il sentait avec surprise tous les mouvements de ses cœurs.

Le premier étage fixa d'abord son attention. Il était habité par un marchand alors retiré, comme lui, des affaires.

Riche et sans enfants, Williams Jacobson s'était fait un cercle de vieux amis avec lesquels il partageait sa fortune.

Bien qu'aucun bruit ne se fit entendre dans "la maison noire" (c'était ainsi que la désignaient les voisins), celui dont le regard était pu en percer l'obscurité.

John Bolwer se trouvait, en effet, dans un de ces moments où l'homme, à bout de courage, se confesse à lui-même, repasse tous les détails de sa vie.

— Ou trouves-tu donc ton bonheur ? Et il lui sembla que Jacobson lui répondait tout bas : — Dans la joie de mes amis.

— Dans la joie de mes amis ? Le solitaire de "la maison noire" secoua la tête comme un cheval rétif, et tourna les yeux vers le second étage.

La lampe avait été éteinte, et la lanterne magique venait de descendre sur le drap suspendu à la muraille son disque lumineux.

Voici d'abord les premiers vaincus de Guillaume le Conquérant, qui apparaissent tout brillants de banderoles colorées : le duc de Normandie débarquant avec son armée, les batailles de Hastings et de Tewkesbury.

Maintenant la scène change : voici les armées armées de longue arce et de grandes haches. Ils sont retranchés derrière leurs palissades et attendent l'ennemi.

Après les récits de la conquête viennent les guerres intestines, les luttes contre l'étranger, les grandes prospérités et les grands désastres. De loin en loin, les nobles traits d'un héros ou d'un bienfaiteur de

la patrie se dressaient au milieu de la lumière, et alors le père contait sa vie entière à l'auditoire naïf qui s'exaltait, se réjouissait ou s'indignait.

Tout l'historique de l'Angleterre passa ainsi successivement sous les yeux des spectateurs, et le lieutenant trouva partout le secret d'une leçon.

Il fortifiait doucement ces âmes par les grands exemples, il leur enseignait la vénération ; il les initiait aux grands courages qui font les hommes, et aux grands dévouements qui font les citoyens.

John Bolwer descendait et regardait ; il voyait ces yeux d'enfants briller, il entendait leurs cris d'admiration, il sentait avec surprise tous les mouvements de ses cœurs.

Le premier étage fixa d'abord son attention. Il était habité par un marchand alors retiré, comme lui, des affaires.

Riche et sans enfants, Williams Jacobson s'était fait un cercle de vieux amis avec lesquels il partageait sa fortune.

Bien qu'aucun bruit ne se fit entendre dans "la maison noire" (c'était ainsi que la désignaient les voisins), celui dont le regard était pu en percer l'obscurité.

John Bolwer se trouvait, en effet, dans un de ces moments où l'homme, à bout de courage, se confesse à lui-même, repasse tous les détails de sa vie.

— Ou trouves-tu donc ton bonheur ? Et il lui sembla que Jacobson lui répondait tout bas : — Dans la joie de mes amis.

— Dans la joie de mes amis ? Le solitaire de "la maison noire" secoua la tête comme un cheval rétif, et tourna les yeux vers le second étage.

La lampe avait été éteinte, et la lanterne magique venait de descendre sur le drap suspendu à la muraille son disque lumineux.

Voici d'abord les premiers vaincus de Guillaume le Conquérant, qui apparaissent tout brillants de banderoles colorées : le duc de Normandie débarquant avec son armée, les batailles de Hastings et de Tewkesbury.

Maintenant la scène change : voici les armées armées de longue arce et de grandes haches. Ils sont retranchés derrière leurs palissades et attendent l'ennemi.

Après les récits de la conquête viennent les guerres intestines, les luttes contre l'étranger, les grandes prospérités et les grands désastres. De loin en loin, les nobles traits d'un héros ou d'un bienfaiteur de

la patrie se dressaient au milieu de la lumière, et alors le père contait sa vie entière à l'auditoire naïf qui s'exaltait, se réjouissait ou s'indignait.

Tout l'historique de l'Angleterre passa ainsi successivement sous les yeux des spectateurs, et le lieutenant trouva partout le secret d'une leçon.

Il fortifiait doucement ces âmes par les grands exemples, il leur enseignait la vénération ; il les initiait aux grands courages qui font les hommes, et aux grands dévouements qui font les citoyens.

John Bolwer descendait et regardait ; il voyait ces yeux d'enfants briller, il entendait leurs cris d'admiration, il sentait avec surprise tous les mouvements de ses cœurs.

Le premier étage fixa d'abord son attention. Il était habité par un marchand alors retiré, comme lui, des affaires.

Riche et sans enfants, Williams Jacobson s'était fait un cercle de vieux amis avec lesquels il partageait sa fortune.

Bien qu'aucun bruit ne se fit entendre dans "la maison noire" (c'était ainsi que la désignaient les voisins), celui dont le regard était pu en percer l'obscurité.

John Bolwer se trouvait, en effet, dans un de ces moments où l'homme, à bout de courage, se confesse à lui-même, repasse tous les détails de sa vie.

— Ou trouves-tu donc ton bonheur ? Et il lui sembla que Jacobson lui répondait tout bas : — Dans la joie de mes amis.

— Dans la joie de mes amis ? Le solitaire de "la maison noire" secoua la tête comme un cheval rétif, et tourna les yeux vers le second étage.

La lampe avait été éteinte, et la lanterne magique venait de descendre sur le drap suspendu à la muraille son disque lumineux.

Voici d'abord les premiers vaincus de Guillaume le Conquérant, qui apparaissent tout brillants de banderoles colorées : le duc de Normandie débarquant avec son armée, les batailles de Hastings et de Tewkesbury.

Maintenant la scène change : voici les armées armées de longue arce et de grandes haches. Ils sont retranchés derrière leurs palissades et attendent l'ennemi.

Après les récits de la conquête viennent les guerres intestines, les luttes contre l'étranger, les grandes prospérités et les grands désastres. De loin en loin, les nobles traits d'un héros ou d'un bienfaiteur de

A LOURDES.

On sait avec quel élan spontané de pieux pèlerinsages font affluer, chaque année, vers Lourdes, des milliers et des milliers de voyageurs, venus de tous les coins du monde.

La vision de ces foules allant, dans l'ardeur de leur foi, s'agenouiller devant la grotte miraculeuse conserva toujours un caractère et un caractère si grandiose, que les plus illustres écrivains furent conquis par la majesté du spectacle.

Mais si les uns s'extasiaient que le côté purement esthétique du tableau, d'autres se sont efforcés de le reproduire en faisant refléter sur les couleurs magiques de leur palette le rayonnement de leur foi.

Je descends pour assister à l'arrivée des fidèles de Finistère et du Morbihan ; les rues de la vieille ville et le pont débordent ; il faut jeter des cordes pour se frayer passage ; l'indolent troupeau des Bretons tourne sur lui-même, piétinant sur place, rabattant par ses prêtres qui les stimulent comme des chiens de garde ; mais les boutiques hypoquent les femmes et il devient nécessaire de les tirer par le bras, de les pousser par le dos pour les faire avancer.

Et presque tous ces maris ont des traits rigides, des épidermes d'ancien bois, des prunelles claires, de ce bien froid qu'on, dans le Finistère, les moines noirs.

Les femmes grasses ou osseuses, avec des yeux de pelure d'oignon, salées par les embruns, des yeux lapis ou verts de mer, les jeunes filles aux têtes d'oiseaux et aux crânes durs, sont empaquetées dans des cloches superposées de jupes où se percolent des liserés, colorés avec le rose aigre et le violet criard de l'aniline.

Un prêtre, à mine patibulaire, avec une barbe de cinq jours, issu d'un saut qui oin de province, se jette à genoux, les bras en croix, face au public. Il récite à haute voix le rosaire, invoque à grands cris la Vierge, la supplie de guérir les patients que l'on baigie et l'âme embrasée de ce prêtre illumine ses traits et, peu à peu, agit sur les spectateurs qui s'échauffent.

Et de ces têtes d'Armorique qui vermille dans les rues et sur le pont, des estropiés et des manchots, des enfants déformés, des membres interrompus, des vieillards dont les goitres pendent pareils à d'énormes poires, des vieillies femmes qui claudiquent, appuyées sur les poteaux, des aveugles avec des prunelles en blanc d'œuf, sont entourés et surveillés par les cours du Saint-Esprit dont le costume qui paraît d'écopé dans la toile écarlate, avec juste un bout de noir au capuchon, met un sourire de blanc-chair dans le ton foncé des habits et des robes.

Les prêtres, à figures de terriens et de pêcheurs, s'impatientent de ne pouvoir hâter la marche du troupeau, mais ils ont beau s'évertuer en remontrances, les femmes s'attardent et l'anneau d'elles, arrêtée au milieu du pont, sur le trottoir, pour se faire cirer ses chaussures, discute avec le frotteur qui lui réclame deux sous et prétend n'en devoir qu'un parce que, dit-elle, ses pieds ne sont pas grands.

Enfin, la procession atteint un Saint Michel de bronze qui dépasse le monument du Calvaire, placé au début de l'esplanade, et offert par cette même Bretagne à la Vierge de Lourdes ; le prêtre qui tient la tête du cortège fait halte, et se retourne, le troupeau Finistère ; il lève le bras et le cantique commencent, tandis que le défilé reprend :

Et, tous se dirigent vers la grotte, pendant que multitude de pèlerins de toutes les provenances qui se différencient par leurs insignes :

Ballottés par le remous de cette foule, remerqués en avant et refoulés en queue par les cours du Saint-Esprit et par le clergé, les Bretons arrivent pourtant à la grotte, mais tout est plein. Le long de la rivière fourmille et l'espace est bien restreint entre les grilles de la grotte et les parapets du Gave. Les brancardiers, chargés de maintenir l'ordre, se placent en vis-à-vis et tendent des cordes pour assurer un sentier libre aux voiturettes des malades qui descendent de l'hôpital. A cette heure la basilique, la crypte qui la supporte et le Rosaire regorgent ; des troupes stationnent devant leurs portes laisées ouvertes et entendent, de loin, la messe, et voilà que la colline des Espélines, sur laquelle est planté le chemin de la croix, s'anime, tourne sur elle-même en une lente spirale et chante.

Elle semble marcher avec les gens qui montent sur les chemins en zigzag de ses flancs ; c'est un pèlerinage du Quercy qui serpente, précédé d'une banulière, en clamant un cantique où l'on distingue des "O Dieux la rosado" et des "pitcheau".

Ceux-là, je les connais ; ils sont, en quelque sorte, les charbonniers de Lourdes ; tout est noir en eux, habits, coiffes et robes ; pas même une tache blanche de linge près du cou ; jusqu'à leurs traits qui paraissent asséchés par des coups de feu.

Et tandis que ce Midi sombre chemine sur les lacets du coteau, on est parvenu, tant bien que mal, à tasser les Bretons près de la grotte, et ils écoutent maintenant le sermon de l'un de leurs recteurs, huché dans la chaire. Ils se tiennent découverts et s'agitent quand le chapellet se termine, tous fixent la statue blanche et bleue de Notre-Dame. On les bascule, on les boirre, on presse leurs vastes pieds pour ouvrir dans leurs rangs une nouvelle voie pour les grabataires, nul ne se plaint et ne s'interrompt de prier ; on ne sent plus les patins endormis de tout à l'heure, mais de braves et d'humbles gens qui implorent, avec la piété simple et forte de leur race cette Vierge qu'ils sont venus de si loin pour vénérer. Après le chapellet, sans bruit, sous la conduite des cours, ils défilent, deux par deux, dans la grotte, baisent le roc, en entrant par l'une des portes de la grille pour sortir par l'autre, puis ils iront boire, à la queue les-les, à la fontaine.

Je me rends aux piscines. La place, limitée par des barrières et fermée par des cordes tendues, devant les trois édicules, de style confusément gothique, colorés au bas du rocher, sous le flanc de la basilique, à quelques pas de la grotte, est remplie de voiturettes d'infirmités ; et des brancardiers en bécots, avec leurs bretelles de cuir qui sont le "laissez passer", le "coupe-file" de Lourdes, vont et viennent, ramenant l'oreiller d'un malade en lui donnant dans un gobelet de fer-blanc à boire, très dévoués vraiment à ces malheureux qu'ils traînent de l'hôpital aux piscines, en faisant le métier de bêtes de somme.

Un prêtre, à mine patibulaire, avec une barbe de cinq jours, issu d'un saut qui oin de province, se jette à genoux, les bras en croix, face au public. Il récite à haute voix le rosaire, invoque à grands cris la Vierge, la supplie de guérir les patients que l'on baigie et l'âme embrasée de ce prêtre illumine ses traits et, peu à peu, agit sur les spectateurs qui s'échauffent.

Et de ces têtes d'Armorique qui vermille dans les rues et sur le pont, des estropiés et des manchots, des enfants déformés, des membres interrompus, des vieillards dont les goitres pendent pareils à d'énormes poires, des vieillies femmes qui claudiquent, appuyées sur les poteaux, des aveugles avec des prunelles en blanc d'œuf, sont entourés et surveillés par les cours du Saint-Esprit dont le costume qui paraît d'écopé dans la toile écarlate, avec juste un bout de noir au capuchon, met un sourire de blanc-chair dans le ton foncé des habits et des robes.

Les prêtres, à figures de terriens et de pêcheurs, s'impatientent de ne pouvoir hâter la marche du troupeau, mais ils ont beau s'évertuer en remontrances, les femmes s'attardent et l'anneau d'elles, arrêtée au milieu du pont, sur le trottoir, pour se faire cirer ses chaussures, discute avec le frotteur qui lui réclame deux sous et prétend n'en devoir qu'un parce que, dit-elle, ses pieds ne sont pas grands.

Enfin, la procession atteint un Saint Michel de bronze qui dépasse le monument du Calvaire, placé au début de l'esplanade, et offert par cette même Bretagne à la Vierge de Lourdes ; le prêtre qui tient la tête du cortège fait halte, et se retourne, le troupeau Finistère ; il lève le bras et le cantique commencent, tandis que le défilé reprend :

Seigneur, sauvez nos malades ! Et le roulement farieux des "Ave Maria" reprend.

Maria, nous vous aimons ! Et les grondements des "Ave" redoublent — et les portières des pianinas s'ouvrent. On se penche avidement pour distinguer la physionomie des gens que l'on sort ; on attend une guérison, et l'on aperçoit des étreintes oubliées et qui vivent encore pour souffrir. Voyons tout de même au dedans, si, défaut de cure complète, il n'y aurait pas des allègements, des rémissions. Je franchis le camp des voiturettes et j'écarte le rideau des baigns.

La première fois que je pénétrai dans ces salles, j'eus une surprise, sur les récits de Zoia qui peignait toujours ses toilettes comme des décors de théâtre, je me la figurais très vastes ; j'imagine au moins des pièces aérées et commodes, ornées de larges bassins, autour desquels baigneurs et malades évoluent à l'aïe. Il n'en est rien ; ces chambres ont tout juste l'ampleur des cabines de bains à bon marché. En guise de porte, une courtoise ; trois murs, celui du fond mural d'un vitrail qui n'éclairait pas et sur lequel est peinte une Vierge, avec au dessous une statuette de Notre-Dame de Lourdes ; les deux autres sont de simples cloisons, sans ornements ; enfin au milieu une baignoire de pierre se creuse, peu profonde, dans laquelle on descend par quelques marches et le mobilier se compose d'une chaise. C'est, dans cet obscur réduit que la Vierge, devenue servante de bains travaille ; c'est dans ce bauge humide, avec cette eau patréfiée, qu'Elle opère.

Et l'on est pris d'angoisse, l'on tremble presque, faisant au bœuf de retour sur soi-même, quand l'on songe qu'Elle se tient, invisible, en cet étroit espace, qu'on la frôle peut-être, et que, dans une minute, Elle attestera, si elle le veut, sa présence par une guérison !

Il faudrait avoir l'âme blanche de Bernadette pour oser rester sans vergogne assis près d'Elle ! On se sent bien petit, un peu honteux même de se promener là, en simple curieux, mais, après tout, l'on n'est pas sans doute inutile puisqu'on vient la prier pour les infirmes, puisque l'on ne lui parle pas de soi, mais d'eux !

Et, machinalement, on la cherche, et l'on ne voit que sa pauvre effigie peinte sur un carreau ou moulée dans du plâtre. On regarde cette eau qui pourrait réchauffer son sourire, si elle n'avait perdu, dans la boue des plates qu'on y trempe, la faculté d'admirer, la moindre image ; elle est opaque et elle est morte ; et pourtant, non elle vit, attentive et docile, prête à obéir, depuis les Apparitions, aux ordres du Prophète et du Psalmiste qui lui enjoignent, bien avant que le Fils se fût né, de célébrer ses louanges, et elle s'en acquitte, en promulguant ses miracles, maintenant qu'elle a été choisie par la Mère, pour servir de véhicule aux guérisons !

J. - K. HUYSMANS.

LES VAINES PROPÉTIES

La destruction de Paris par le feu, prédite pour 1907.

J'ai un ami qui croit à l'hyponose, aux magies, aux devins, à tout le spiritisme.

Hier, mon ami me vint dire : "Paris est menacé du sort de l'ancienne Gomorrhe. Quarante médiums annoncent sa destruction prochaine. Je fais limite moi. Paris en province. Adieu."

J'ai omis de suivre ce conseil. Pourtant, je crois devoir publier la liste d'autant de prédictions horribles, telle que mon ami me l'a donnée. On ne peut jamais savoir, et nous avons vu tant de catastrophes depuis cinq ans ! Si l'incendie de Paris se réalise, nos lecteurs ne pourront nous reprocher de ne les avoir pas prévenus, au moins :

Liste des différentes prédictions, depuis les dates les plus reculées jusqu'à nos jours, prophétisant la destruction de Paris par le feu, pour les temps prochains :

Saint Césaire, évêque d'Arles : "L'Eglise universelle et le monde entier gémiront sur la prise, l'apollition et la destruction de la plus illustre et de la plus fameuse cité, maîtresse de tout le royaume des Français."

Saint Thomas d'Aquin : "Pleure, malheureuse Babylone ! que de tristes jours t'attendent ! Comme la maison mère, tu seras fauchée."

Le Père Jérôme Bottin, religieux de Saint-Germain-des-Prés, en 1420 : "En un moment, Babylone est tombée et elle s'est brisée dans sa chute."

logue de Henri II, de François II et de Charles IX, écrit : Cinq et quarante degrés ciel brus- lera. Feu approcher de la grande cité (neuve) Instant, grande flamme grise s'élèvera. La grande cité sera bien dévolée...

Une prédiction trouvée, en 1783, dans de vieux papiers de la chartrreuse de Piémont, près Grenoble, annonce que la grande ville disparaîtra par le pillage et le feu. Ses traducteurs varient comme date entre 1907 et 1910.

Le Père Necton, provincial d'Aquitaine en 1775 écrit, parmi d'autres prédictions qui se sont déjà réalisées : "Paris sera si entièrement détruit que vingt ans après les pères diront à leurs fils : "Mon fils, il y avait ici une grande ville, Dieu l'a détruite à cause de ses crimes."

Une prophétie bretonne dit : Quand les chariots marcheront tout seuls, alors ce sera le temps prédit. Les prêtres feront, les religieuses seront dispersées, Paris sera englouti.

L'abbé Boudier qui, en 1792, avait prédit la révolution de 1830, 1848, la guerre de 1870, annonçait l'incendie de Paris pendant une guerre avec l'étranger : "Malheur à toi, grande ville, voici des Rois armés par le Seigneur, mais déjà le feu t'a égalé à la terre. Le grand ruisseau coulera, toutes rouges de sang, les eaux à la mer." Ceci entre 1906 et 1911, d'après les interprètes.

En 1825, une religieuse des gardes Anjou s'écrie après une vision : "Je vis la capitale brûlée, sacagée. Dans un instant elle fut toute en feu. Les flammes qui la dévoraient s'élevaient dans les airs et, de suite, je ne vis plus rien qu'une vaste terre noire couverte de charbon."

Maria des Brotteaux, morte à Lyon, en 1847 : "Après un moment d'anarchie effrayante, Paris sera réduit comme Sodome et Gomorre. L'Eglise sera attaquée pour la troisième fois avec un rage inouï..."